

Communication de Madame Isabella Zatorska Université de Varsovie



Emile, Emilie ? L'éducation des filles comparée à celle des garçons

La place occupée par l'éducation des jeunes filles dans le débat pédagogique et philosophique, ouvert dès le XVII^{ème} siècle, avait été déterminée par les prises de positions étrangères au propos éducatif lui-même. Gabriel Compayré, historien des doctrines de l'éducation en France depuis le XVI^{ème} siècle, regrette «d'une part, les préjugés du sexe fort et, d'autre part, les revendications légitimes, mais un peu passionnées, du sexe faible qui ont égaré la discussion et provoqué des conclusions extrêmes». ^[1] Le tenant de l'égalité dans l'éducation, dans l'enseignement des sciences exactes surtout, Poullain de la Barre (1647-1723), ferait ici une figure d'exception. ^[2] Les prémisses de l'éducation féminine dans la seconde moitié du XVII^{ème} siècle étant :

- l'infériorité naturelle de la femme, reconnue, en tant que faiblesse, depuis Montaigne jusqu'aux Encyclopédistes, en passant par Madame de Maintenon qui reconnaissait, dans ses Conseils aux demoiselles [de Saint-Cyr] : «Nous avons autant de mémoire mais moins de jugement que les hommes ; nous sommes moins folles, plus légères, moins portées aux choses solides».
- par conséquent, le programme d'étude devait être allégé de toute ambition érudite ; avec une proscription, tout aussi rigoureuse, de romans,
- l'acceptation des structures sociales dominantes, le vrai point de départ.

Fénelon et Madame de Lambert semblent prendre leur place sur ce fond de toile. Le premier pourrait être *cité pour son traité De l'éducation des jeunes filles suivi de l'Avis à une dame de qualité sur l'éducation de Mademoiselle sa fille* (les deux parus seulement en 1715, quoique antérieurs), et son amie, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, plus connue sous le nom de la marquise de

Lambert (1647-1733). Elle mérite d'être citée ici comme auteur d'un double Avis adressé tour à tour à ses deux enfants, son fils et sa fille, qu'elle avait eu le courage d'élever quasiment seule, contre les vents et marées, veuve assaillie de procès : elle leur professe surtout une éthique de la vérité et de la gloire, faisant de soi-même un point d'appui contre les caprices d'opinion, et même contre les ennuis et les soucis de famille. Stoïcienne, elle est plutôt occupée à former l'attitude de ses deux enfants déjà matures, confrontés à la vie adulte, qu'à donner des préceptes universels sur l'éducation de la jeunesse. Pourtant, ses conseils particuliers ont un grand succès et, depuis la première édition faite contre son gré au début du XVIII^{ème} siècle, ils ont plusieurs éditions au cours de ce siècle. Ils appartiennent toujours à la littérature de réflexion morale, non à des projets - plus ou moins esthétiquement élaborés - d'un intérêt général.

La différence d'avec la marquise de Lambert se limite-t-elle, chez Fénelon, à la prépondérance de l'instance divine, et de la sociale qui en dépend, plus affirmées que l'instance personnelle, chère à la marquise ?^[3] Tandis que chez Madame de Lambert l'individu oppose la «paix de l'âme» aux tentations vaines des «plaisirs du monde» ; mais si la vertu du garçon doit être orientée vers la gloire, celle de la fille se fonde sur la modestie qui seule peut protéger sa pudeur et sa réputation contre les assauts mondains. Rousseau ne pensera guère autrement pour le bien de «sa» Sophie. Enfin, la vertu étant au centre de l'action, la mère Lambert fait de son expérience et de son autorité dans cette voie la seule référence présente qui transcende l'ordre mondain. L'autorité maternelle érigée en garantie ultime, gardienne d'un ordre moral - voilà une approche laïque et personnelle, pour laquelle Madame de Sévigné avait déjà frayé le chemin. Si la religion, à peine préservée d'être traitée de «préjugé» doit servir à quelque chose, c'est surtout à l'âge mûr, lorsque «rien ne reste aux femmes du monde» qui leur porte de la consolation.^[5] En attendant, il suffit de se tourner vers les vrais plaisirs qui naissent du fond de l'âme : «La vraie félicité est dans la paix de l'âme, dans la raison, dans l'accomplissement de nos devoirs».^[6]

Or, les ambitions féminines qui sont au cœur d'un livre consacré par Elisabeth Badinter à Mesdames du Châtelet et d'Epinaï,^[7] convoitent le bonheur personnel non dans la paix intérieure mais dans le mouvement : un remue-ménage égocentrique et épicurien de la «chère Emilie» de Voltaire, et le souci pour les autres, ses proches d'abord, qui anime l'amie de Rousseau, adepte stoïcienne. Les deux sont censés illustrer, selon Elisabeth Badinter, la transformation des priorités dans la pensée des Lumières, l'abandon des recherches mathématiques mises à la mode par les succès de Newton, au profit des sciences naturelles et des humanités dont Buffon avec Daubenton et les philosophes font la publicité.

Finalement, élitiste et utilitariste, l'éducation apparaît toujours une activité euphorique, qui doit faire le bonheur aussi bien de celui qui se procure du savoir que de ceux qui l'enseignent. Les diatribes de Jean-Jacques contre l'éducation mondaine, sur ce fond-là, ne seraient justifiées que par son parti pris, peut-être. A savoir, de tout refaire sous prétexte de prendre la nature pour base et modèle. Or, le raisonnement du début du premier livre de l'*Emile*^[8] est monté sur de faux présupposés. La nature y est érigée en une transcendance dont seul le sujet éducateur détient la clé. Appliquée à Sophie, l'éducation conçue pour Emile converge avec les projets antérieurs ou parallèles qui optent pour l'infériorité sociale de la femme. Rousseau, pédagogue révolutionnaire, sur ce point-là s'avère traditionaliste. Où chercher la ligne de partage, s'il y en a ? Et quels présupposés pourraient-ils en être responsables ?

Le dépouillement des essais de Laclos^[9] permettrait de comprendre certaines apories inhérentes au projet Rousseau. Car Laclos, soucieux de défendre l'idée d'un état de nature pour la femme, y sacrifie, à cette fraction de la bataille philosophique, ce que l'on pourrait attendre de celui qui, dans *Les Liaisons dangereuses*, accuse les inepties éducatives en vigueur : le projet de moderniser l'éducation féminine. Il reste pourtant dans la logique de son fait. Le danger majeur dénoncé dans le roman épistolaire c'est bien le libertinage. Il faut le combattre. Pour cela, non l'émancipation des femmes mais la naturalisation des rapports familiaux et des relations hommes/femmes semble vraiment opératoire. Au gré de son argumentation dans le « Discours des femmes et de leur éducation », Laclos élève l'animalité au niveau d'un idéal.^[10]

Comme pour Rousseau, la comparaison devient une raison pour assagir mais guère bouleverser, pas même pour compléter, les procédés éducatifs. L'objectif ultime de l'éducation féminine sera de plaire aux hommes : « ne jamais montrer ses connaissances qu'à ses amis les plus intimes et, pour ainsi dire, comme confidences » ; la pudeur requiert d'avoir honte de savoir de trop.^[11] Les progrès de la désacralisation se voient entre autres dans l'approche de la personnalité de Jésus-Christ, « cet homme divin » dont la vie ne représente qu'un chaînon dans l'histoire.^[12]

Le maître et le disciple ont sans doute leurs raisons d'affecter une telle méfiance à l'égard du sexe. On peut s'en convaincre au début du cinquième livre d'*Emile*, lorsque son tuteur, pour reconstruire le schéma « naturel » du comportement des sexes, se réfère, de manière implicite, à l'étiologie de la vie mondaine. Ce qui l'oblige à vouloir, pour Sophie, une éducation encore plus surveillée que celle dispensée dans le « monde », puisque la nature doit, pour elle, être corrigée par la culture responsable d'avoir relâché les restrictions physiologiques que la première avait imposées à ses licences.^[13] Ce devoir « naturel » est à l'origine de maints malentendus sur les conclusions à tirer de ce système.

En retraçant l'aventure éducative de l'esprit philosophique, nous espérons pénétrer au cœur du problème urgent pour l'avenir de la civilisation, en Europe comme ailleurs : quel axe pour éduquer les jeunes ? Celui de civilisations libertaires, sauvages, dont s'enthousiasment les philosophes, tels que Diderot dans le *Supplément au voyage de Bougainville* ? Dans l'effort de «moderniser» n'avons-nous que cette voie ?

Il se trouve que la journée d'étude consacrée par l'Académie de Stanislas à l'éducation en France depuis le siècle des Lumières jusqu'à nos jours, outre l'anniversaire de la loi 1905 qui, pouvait en rappeler un autre : car le 14 octobre en Pologne, au moins depuis la seconde guerre mondiale, est célébré comme la Fête de l'Enseignement (Professeur, Instituteur), bref, Educateur dans tous ses états. Cela pour commémorer l'institution de la Commission d'Education Nationale, «le premier ministère de l'éducation en Europe», comme le présentaient les historiens polonais, l'avènement duquel converge de manière symbolique avec la date du premier partage de la Pologne : 1773.

Or, l'éducation des filles est aussi visée dans les réformes entamées par la Commission. D'ailleurs, la Pologne, depuis plus d'un siècle, se prêtait aux initiatives qui confiaient les jeunes à des ordres «spécialisés» dans l'enseignement, par exemple les visitandines pour les filles de noblesse. Mais il s'est trouvé, avec la suppression des jésuites, des fonds pour constituer un capital nécessaire à une réforme de toit en comble de l'éducation nationale : non seulement sous la tutelle des religieux - piaristes pour les garçons notamment - mais aussi dans des établissements «laïcs» telle l'Ecole de la Chevalerie à Varsovie protégée par le roi Stanislas-Auguste en personne (le Palais Casimir, son siège, abrite aujourd'hui la Présidence de l'Université de Varsovie). Des particuliers aussi dirigeaient des pensions pour les garçons ou pour les filles ; l'un de ces derniers établissements, dirigé par une demoiselle étrangère dite Madame Strumle, créée déjà en 1750, jouissait d'une réputation analogue à celle de l'Ecole des Cadets à Lunéville pour garçons, à croire une femme auteur du début du XIX^{ème} siècle.^[14]

La Commission d'Education Nationale avait proscrit aux directeurs de pensions et écoles privées tout mélange de sexes (la coéducation était pourtant pratiquée par certains) et réglementé le nombre d'enfants par école (10 dans la capitale, 12 en province), ainsi que d'autres conditions. Le responsable de cette œuvre, le prince Adam Kazimierz Czartoryski, avait recommandé une éducation patriotique, en vue de former des citoyennes responsables. D'où le cours d'histoire nationale (primant sur le latin, prioritaire jusqu'alors, et sur d'autres langues modernes, le français et l'allemand, passées depuis au second plan) et un cours de polonais, oral et écrit. L'arithmétique et l'architecture (pratique) n'étaient pas oubliées, non plus que l'éducation physique. Les prescriptions,

en date de 1774, étaient encore complétées par une liste de lectures, 40 à 50 titres en tout : Madame de Lambert, Madame de Beaumont et ses *Magasins*, les fables de La Fontaine, *Les Aventures de Télémaque* et les contes de *Mille et une nuits*, sans oublier les classiques français - Racine, Molière et... Voltaire le poète tragique, s'entend.

Les supervisions de 1778 ont révélé que peu d'écoles respectaient ses recommandations. Sur une vingtaine de pensions pour filles ouvertes à Varsovie à cette époque - pour les filles nobles surtout et quelques bourgeoises - deux seulement étaient dirigées par des Polonaises. Dès la fin du XVIII^{ème} siècle, les responsables de la Commission, dont Ignacy Potocki, pensaient convoquer un «bureau» d'aristocrates polonaises à qui serait confié le contrôle des établissements pour filles. Le projet ne fut réalisé qu'en 1808, sous Napoléon - le «parrain» du Duché de Varsovie : l'Eforat ou bureau de contrôle pour les pensions et écoles de filles au département de Varsovie, avait réuni, entre autres aristocrates, Aleksandra Potocka, la belle-sœur d'Ignacy, et Izabela Czartoryska, l'épouse du prince Adam Kazimierz. La Chambre Educative du Duché accepta, le 9 mars 1810, un Règlement rédigé par ces dames.^[15]

Une autre synthèse, pacifique et moderne, dans l'éducation des filles a été entrevue par Edyta Stein, née à Breslau, aujourd'hui Wroclaw, morte à Oswiecim, pour lors devenu Auschwitz ; un recueil de ses études nous montre que la réconciliation entre Fénelon et Madame d'Epainay est bien possible, pourvu qu'on accepte la double enseigne sous laquelle la patronne d'Europe met l'action de la femme : la nature et la grâce.^[16]



Notes

- [1] Gabriel Compayré, *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVI^{ème} siècle*, Genève, Slaktine reprints, 1970, p. 342.
- [2] Voir à son sujet un article de Bernard Magné «Éducation des femmes et féminisme chez Poullain de la Barre (1647-1723)», p. 117-123 dans les sur *Le XVI^{ème} siècle et l'éducation parus dans la Revue de Marseille*, suppl. au n° 88, 1972. Nous nous appuyons sur cette communication pour présenter dans la suite le contexte du conflit.
- [3] Fénelon, *De l'éducation des filles*, chap. XII, p. 165, dans : Œuvres, éd. Jacques Le Brun, Paris, Gallimard, 1983, «Bibliothèque de la Pléiade».
- [4] Madame de Lambert, *Avis d'une mère à son fils, Avis d'une mère à sa fille*, p. 190-193 notamment dans : Œuvres, Paris, 1785, t. 1^{er}.

- [5] *Avis d'une mère à sa fille*, p. 98.
- [6] *Ibid.*, p. 100.
- [7] *Emile, Emilie : l'ambition féminine au XVIII^{ème} siècle*, Paris, Flammarion, 1983.
- [8] *Emile*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 36-37.
- [9] A savoir : premier discours, *De l'éducation des femmes* ; second discours, *Des femmes et de leur éducation* ; le troisième est *l'Essai sur l'éducation des femmes*, celles d'élite s'entend ; dans Laclos, *Œuvres complètes*, texte établi et annoté par M. Allem, Paris, Gallimard, 1951.
- [10] *Ibid.*, p. 426 : l'homme naturel «est le premier, le plus fortuné» d'entre eux, sc. d'entre les autres animaux.
- [11] *Ibid.*, p. 458.
- [12] *Ibid.*, p. 453 ; la lecture de la Bible - dont la Genèse et les Evangiles semblent seuls retenir l'attention du réformateur - prendra ainsi sa place entre l'histoire romaine et celle de Charlemagne. Laclos sévit en passant contre «la nation juive et son ignorance fanatique, cruelle et superstitieuse» ; le contexte ne permet pas de trancher s'il ne pense pas ici au passé biblique. Cela ne l'empêche pas de traiter naïvement la Genèse comme «le monument historique le plus ancien de ceux qui ont quelque authenticité» (*ibid.*).
- [13] Rousseau, op. cit., p. 467-468.
- [14] Il s'agit de Klementyna Hoffmann née Tanska, inhumée au Cimetière du Père-Lachaise à Paris, auteur des mémoires apocryphes attribués à Françoise de Krasinski (Warszawa, 1924, p. 68-69).
- [15] Nous devons les informations ci-dessus au volume d'études réunies par Dorota Zoladz-Strzelczyk et Wieslaw Jamrozek, *Studia z dziejow edukacji kobiet na ziemiach polskich*, Poznan, «Bajt», 2001, s. 78-83.
- [16] *Edyta Stein (ste Thérèse Bénédicte de la Croix), Kobieta jej zadanie wedlug natury i laski*, Tczew-Pelplin, «Bernardinim», 1999.